James Lee Byars: The Perfect Kiss

Emilie Robert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46860>

DOI : [10.4000/critiquedart.46860](https://doi.org/10.4000/critiquedart.46860)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Emilie Robert, « James Lee Byars: The Perfect Kiss », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 mai 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46860> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.46860>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

James Lee Byars: The Perfect Kiss

Emilie Robert

- ¹ Selon Michel Pastoureau, « on disait autrefois “incarnat”, c’est-à-dire couleur de chair, de carnation. Porté par le Romantisme, le rose a acquis sa symbolique au XVIII^e siècle : celle de la tendresse, de la féminité (c’est un rouge atténué, dépouillé de son caractère guerrier), de la douceur (on dit encore “voir la vie en rose”) »¹. Dans la douceur veloutée de la couverture rose pastel se détache le titre : *James Lee Byars-The Perfect Kiss*². Ce catalogue bilingue anglais-néerlandais – publié dans le cadre de l’exposition rétrospective de l’artiste américain au M HKA, Musée d’art contemporain d’Anvers (du 5 octobre 2018 au 20 janvier 2019) – embrasse le parcours d’un « extraterrestre [se donnant] la peine d’habiter parmi nous »³ (Jacques Charlier, « From Another World », p. 109), d’un alchimiste n’ayant cessé de travailler à l’harmonie du monde et dont la quête de perfection n’a d’égal que celle du sublime. Sur le calque de ses pérégrinations physiques (de New York à l’Europe, en passant par le Japon) et philosophiques, apparaissent ses amitiés nouées au fil du temps : Jef Cornelis, Marcel Broodthaers et Maria Gilissen-Broodthaers, mais aussi Joseph Beuys. Se tisse également le canevas des interactions humaines dont il se fait invariablement le mystique garant, voire le gourou : « Un homme entièrement vêtu de noir se promène ; c’est l’artiste qui ne fait que sourire en toute amitié. Mais sa présence contribue à l’atmosphère chargée ; personne ne peut échapper à son charme » (Els Hoek, « The Year of the Rooster-Antwerp as Bridgehead to the Future », p. 41). Aussi, sa présence récurrente parmi les mots et les images de cet ouvrage agit sur le lecteur d’une manière relativement similaire. Omniscient, James Lee Byars habite notre espace au-delà des strictes limites de la lecture ; la valeur théorique et scientifique des essais s’avérant, de surcroît, indissociable d’une inextricable poésie (à commencer par leurs titres : « Make Me Up », « That Would Be Perfect », « The World Starts In... », « Dear Mr Hat » ou encore « The Ghost of James Lee Byars »). Étudier l’œuvre de cet artiste implique d’interroger le personnage qu’il incarne. Païenne ou hautement symbolique, tout est alors question de croyance : de son fantôme qui hanterait la chambre d’hôtel dans laquelle il mourut, au Caire, en 1997 (Isi Fiszman et Lotte Beckwé, « The Ghost of James Lee Byars », p. 137) à la nativité du fils prodigue se remémorant : « Ma mère nouait un grand tissu de soie rose aux quatre coins de la pièce puis me mettait au milieu ». Telle fut sa réponse à la

question de Maria Gilissen-Broodthaers : « Byars, pourquoi avez-vous autant de rose dans votre travail ? » (« I am the Footnote », p. 105).

NOTES

1. Pastoureau, Michel, Simonnet, Dominique, *Le petit livre des couleurs*, Paris : Le Seuil, 2005, p. 114-115.
2. *The Perfect Kiss* est également le titre d'une performance datant de 1975. Plusieurs œuvres sont ainsi intitulées : *The Perfect Love Letter is to Write I Love You* (1974), *The Perfect Answer* (1974), *The Perfect Philosophy* (1975), *The Perfect Performance Is To Stand Still* (1976), etc.
3. Nous traduisons de l'anglais chacun des extraits cités.